

# Des gardiens des confins aux bâtisseurs des plaines : parcours d'une population tibéto-birmane du Nord Laos

Vanina BOUTÉ\*

Au Laos, avant et pendant la période coloniale, les relations des nombreux groupes montagnards avec les riziculteurs taï habitant les plaines – Lao, Shan, Taï Lü –, politiquement comme démographiquement dominants, se réduisaient le plus souvent au paiement d'un tribut et à l'exécution de corvées pour leurs puissants voisins. Les groupes montagnards, de langue austro-asiatique, hmong-yao, ou tibéto-birmane, vivaient à la marge des entités politiques et territoriales taï (*müang*). Ils étaient considérés par les populations des plaines comme les sauvages et inquiétants habitants d'un monde forestier et non civilisé.

Des groupes ont pu, dans une certaine mesure, faire exception à ce schéma, lorsqu'une principauté taï avait recours à eux pour exercer un contrôle sur les autres groupes montagnards ou sur les espaces frontaliers avec des principautés rivales ; ils bénéficiaient alors d'un statut privilégié<sup>1</sup>. L'histoire des Phounoy, groupe de langue tibéto-birmane du nord Laos (province de Phongsaly), est ainsi étroitement liée à celle des populations taï dominantes dans la région. Le territoire montagneux dans

---

\* Après des recherches sur les phénomènes migratoires et les conflits sociaux dans les Andes boliviennes, Vanina Bouté a soutenu en 2005 à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Paris), sous la direction d'Yves Goudineau, une thèse d'ethnologie portant sur le changement social et les dynamiques de construction identitaire chez les Phounoy et, en particulier, l'évolution des systèmes politiques et religieux, les phénomènes migratoires et la création de nouveaux espaces sociaux.

lequel, selon leurs récits, ils auraient trouvé refuge au XVIII<sup>e</sup> siècle, était alors une sorte d'enclave au carrefour de plusieurs principautés : à l'ouest, se trouvait la principauté taï lü nommée Sipsong Panna ; à l'est, une principauté majoritairement taï dam, les Sipsong Chaù Taï ; au sud enfin, le royaume lao de Luang Prabang. Il est difficile de savoir avec exactitude à quelle principauté était rattachée l'actuelle province de Phongsaly car, avant le tracé des frontières du Laos effectué par les Français à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au nord les limites des différents royaumes n'étaient pas clairement établies. Les marges étaient par excellence des espaces flottants, intermédiaires, intercalés entre plusieurs *müang* qui ne cherchaient pas forcément à les intégrer à leur territoire. Mais si ces espaces ne représentaient pas un but de conquête, leurs populations ont néanmoins pu, au cours de leur histoire, être utilisées comme main-d'œuvre par les habitants de différents *müang*. C'est à travers le contrôle progressif d'une de ces marges par le royaume lao de Luang Prabang qu'émergea le groupe phounoy.



Fig. 1 : Départ d'un bus dans le Nord Laos.  
(Photo : G. Schlemmer, septembre 2000).

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les quelques petits groupes de langue tibéto-birmane qui peuplaient les montagnes du nord Laos s'alliaient périodiquement aux rivaux du roi de Luang Prabang. Ces petits groupes parlaient une langue proche et pratiquaient le bouddhisme du Theravada (transmis par les Taï Lü voisins), mais formaient des entités distinctes en guerre les unes contre les autres. C'est par ailleurs par cette zone, le long de la rivière Ou, que des invasions de mercenaires yunnanais, les Hô, déferlèrent sur le royaume à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sous l'impulsion du Siam dont il était devenu le vassal, le roi de Luang Prabang décida de renforcer la protection du royaume via la pacification et le contrôle de ses marges. Il chargea ces petits groupes tibéto-birmans de garder les frontières du royaume, en échange de quoi il remit à chacun des documents

(*kongdin* ou livres de la terre) indiquant et garantissant les limites de son territoire. Cette intégration au royaume de Luang Prabang se consolida quelques décennies plus tard. Plusieurs de ces territoires furent fédérés en cinq cantons (*tasseng*), qui constituèrent à leur tour une unité politico-territoriale appelée Müang Phounoy, « le *müang* des petites personnes ». Ce *müang* subit par la suite de nombreuses restructurations territoriales et politiques qui achevèrent de parfaire sa ressemblance avec les *müang* taï. Le statut de ses habitants changea : ils furent notamment exemptés de taxes et corvées au bénéfice des populations taï voisines, et les chefs locaux, anoblis par le roi de Luang Prabang, furent chargés de la collecte des impôts. Les villages des autres petits groupes, éparpillés dans des *müang* différents, regroupés au sein d'unités administratives comprenant plusieurs groupes ethno-linguistiques, restèrent, eux, administrés par des dignitaires taï lü ou lao, pour lesquels ils durent continuer d'effectuer différentes corvées.

Le terme de Phounoy, « petites personnes », désignait originellement le statut des habitants du *müang* : il était l'indice d'un statut social jugé par les Taï inférieur au leur<sup>2</sup>. Mais du partage d'un espace et d'institutions spécifiques émergea peu à peu chez les habitants du Müang Phounoy un sentiment d'identité collective et de distinction par rapport aux autres groupes situés à leur périphérie. Le terme Phounoy aurait ainsi été endossé et attribué progressivement afin d'exprimer l'unité de petits groupes partageant désormais un territoire et des organisations politico-religieuses communes. Un nom qui référait initialement à un statut devint un ethnonyme. Et les « Phounoy » s'imposèrent dans la région comme un groupe politiquement constitué et respecté.

En 1954, la province de Phongsaly tomba partiellement sous l'autorité des forces révolutionnaires communistes du Pathet Lao. Le Pathet Lao, qui devait prendre le pouvoir au niveau national en 1975, appelait au renversement de l'ancien ordre fondé sur la domination des groupes ethniques minoritaires par les populations taï et à l'établissement d'une stricte égalité entre toutes les populations du pays. Dans les régions qu'il contrôlait, il mit en œuvre de nouvelles politiques envers les groupes minoritaires. Les Phounoy perdirent alors leurs prérogatives et leur statut de minorité favorisée parmi les Montagnards. D'une part, l'ancienne structure politique, administrative et territoriale phounoy fut balayée. D'autre part, les autorités considéraient qu'intégrer les groupes minoritaires à la nouvelle société qu'elles voulaient édifier exigeait notamment de les installer près des centres administratifs. Les déplacements de population devinrent un instrument privilégié de la politique d'intégration nationale. Dans la province de Phongsaly, les Phounoy furent les premiers touchés. Les mouvements migratoires, forcés, qui débutèrent dans les années 1960, ne se passèrent pas sans heurts et les déplacements de plus de la moitié de la population eurent des conséquences désastreuses, tant pour les migrants que pour ceux qui purent demeurer dans les villages de montagne. Cependant, les Phounoy sont progressivement parvenus à maîtriser en partie leur migration et à la transformer en élément positif. Ils ont ainsi retrouvé une situation privilégiée parmi les autres Montagnards de la région et une condition à la mesure de leur désir d'intégration.

Les interactions, liées au fait migratoire, entre l'État, les émigrés phounoy des plaines et les Phounoy montagnards ont des effets multiples qui sont différés ou

immédiats, contradictoires ou d'amplification, de ségrégation, de dégradation, ou au contraire, de valorisation et d'innovation. Cette pluralité d'effets reflète la somme des normes collectives et des actions et stratégies individuelles au sein du groupe phou-  
noy. Les traits les plus saillants et les plus récurrents des parcours migratoires seront ici mis au jour afin de montrer dans quelle mesure ils concourent à un repositionnement à la fois régional et national des Phounoy.

Ce repositionnement s'inscrit dans un modèle ancien de relation aux populations dominantes lao-taï, un modèle qui se fonde sur une conception du pouvoir comme puissance nécessairement extérieure, comme système auquel il faut participer ou emprunter autant que faire se peut de sorte à en maîtriser les outils et à en reproduire localement le mode d'autorité. L'examen des phénomènes migratoires depuis les années 1960 et l'analyse de leurs implications pour le groupe phounoy, qui compte 35 000 personnes selon le recensement national de 1995 (National Statistical Centre 1997 : 15), doivent permettre de souligner le caractère persistant de cette relation, d'en préciser les modalités et de mettre au jour ses nouveaux aspects.

## **DE LA MIGRATION GRATIFIANTE À LA MIGRATION STIGMATISANTE**

Entre le début de la guerre civile, dès 1954 pour la province de Phongsaly, et la période actuelle, les déplacements de populations n'ont eu ni les mêmes objectifs pour leurs promoteurs, ni les mêmes conséquences pour les populations concernées. Il s'agit dans un premier temps de rendre compte des motivations au fondement de deux grands types de déplacements impulsés par l'État et d'analyser le mode de relation que ces déplacements établissent entre les Phounoy et le pouvoir.

### **De la montagne à la plaine : au nom de la reconstruction nationale**

Les décennies 1960 et 1970, marquées par le contexte national de « libération » du pays, voient l'apparition des premiers mouvements migratoires d'envergure depuis que les Phounoy se sont fixés sur leur territoire. Ces mouvements migratoires de grande ampleur imposés par l'État s'inscrivent à l'époque dans le projet de la construction d'une nation nouvelle, en route sur la voie du progrès et à laquelle les minorités doivent pleinement participer. Après 1975, certains Montagnards, qui avaient combattu dans les forces du Pathet Lao, accueilleront d'ailleurs favorablement les mesures de déplacement, répondant à l'appel du gouvernement pour la reconstruction nationale en s'installant dans les basses terres pour pratiquer la riziculture inondée (Goudineau 1997b : 13). Les déplacements sont également planifiés afin de résoudre les carences d'ordre alimentaire touchant les militaires et les cadres ; envoyer des populations cultiver les rizières de plaine doit permettre de faire augmenter la production régionale de riz (Jouanneau & Laffort 1998 : 119).

Phongsaly, l'une des premières provinces à être occupée par les forces révolutionnaires du Pathet Lao, fut aussi la première à connaître, dès le début des années 1960, des déplacements vers les fonds de vallées, en l'occurrence vers les districts de Boun Neua et Boun Taï. Ces plaines, à la frontière du Yunnan (Chine), traditionnellement peuplées par des Taï Lü riziculteurs et bouddhistes, bordaient le territoire habité par les Phounoy et étaient alors peu exploitées en raison d'un dépeuplement important

de la zone (de nombreux Tai Lü s'étaient installés en Chine durant l'occupation française ; puis, lors de la guerre civile, d'autres s'étaient enfuis dans les provinces où le pouvoir royal exerçait encore son autorité). L'opération de mise en valeur des plaines fut promue localement par des Phounoy, membres du Parti et hauts fonctionnaires dans la province<sup>3</sup>. De leur point de vue, les déplacements vers les plaines permettraient à des montagnards de devenir riziculteurs et de passer ainsi d'un statut jusqu'alors déprécié par les populations lao dominantes à une position qui leur apparaissait comme source de prestige et comme moyen d'ascension sociale. Ils voulurent faire bénéficier exclusivement les membres de leur groupe ethnique de ce qu'ils considéraient être un avantage. Ainsi, en dépit du fait que d'autres populations montagnardes (Khmou, Hmong) avaient rallié les bataillons du Pathet Lao dans la région, seuls les Phounoy furent choisis pour cette opération de peuplement des basses terres. Les représentations de cette nouvelle élite phounoy n'étaient toutefois pas partagées par les villageois. Les vallées avaient mauvaise réputation à cause du paludisme et les montagnards n'avaient aucune connaissance de la façon d'aménager une rizière : « On ne savait pas comment faire ; les premières années, les terres mal exploitées n'ont pratiquement pas donné de riz. Puis, les Lü sont venus nous expliquer<sup>4</sup> ». La plupart refusèrent donc de quitter leur village. Devant ce refus, les autorités provinciales usèrent de pressions diverses auprès des familles les plus pauvres pour les inciter à partir et mutèrent également des fonctionnaires phounoy (instituteurs, policiers, soldats) et leurs familles, transformés hâtivement en riziculteurs<sup>5</sup>. Cette première vague migratoire concerne donc des fonctionnaires et quelques familles de villageois « volontaires », bien souvent parmi les plus pauvres de leur village d'origine et poussées à partir par la pression foncière (Jouanneau & Laffort 1998 : 121). « On ne voulait pas partir en plaine, on était ignorant. On pensait que la vie en montagne était meilleure », explique un habitant de Boun Neua, qui vivait autrefois dans le village de Samlang, en montagne. « Les représentants des autorités venaient dans les villages. "Il faut descendre en plaine", disaient-ils, "c'est cela, le progrès". Mais personne ne voulait descendre », rapporte le chef du village de Panya Si (district de Phongsaly).

Dans les deux décennies qui suivirent, les plaines de Boun Neua et Boun Tai, espaces relativement déserts, se peuplèrent, les terres furent progressivement mises en valeur par les familles phounoy déplacées, des routes se construisirent et des réseaux économiques relièrent bientôt les districts de Phongsaly aux provinces voisines (Oudomxay et Namtha) et au Yunnan. Les plaines devenant économiquement attractives, nombre de familles d'essarteurs vinrent rejoindre des membres de leur famille, aménageant de nouveaux casiers rizicoles. La migration, de forcée qu'elle était, prit un caractère volontaire, à mobile économique. Les déplacements continuèrent de façon régulière jusque dans les années 1980 et touchèrent tous les villages, dont 20 à 50% de la population partit vivre en plaine. Les premiers déplacements, le fait d'un petit nombre, entraînèrent ainsi un processus d'amplification du phénomène, avec la mise en place d'un courant migratoire important<sup>6</sup> et, dans le même temps, un renversement de dynamique : la migration, de contrainte et idéologique, devint volontaire et économique.

## De la montagne aux bords de route : contrôler les Montagnards

Quelques années après l'arrivée au pouvoir des forces du Pathet Lao, de nouvelles politiques, nationales cette fois, furent mises en place. Du point de vue des autorités de la capitale, d'origine lao, il n'y avait pas lieu, dans l'application de ces politiques, de distinguer les Phounoy des autres Montagnards. Lors de la création de la République Démocratique Populaire Lao, en 1975, les objectifs officiels de développement national avaient été énoncés à partir de quatre principes : définir une politique de développement des villes, préserver les ressources naturelles, intégrer les provinces les plus reculées aux échanges économiques régionaux, et intégrer les minorités ethniques à la culture nationale (Goudineau 1997b : 13). Les spécificités des populations montagnardes furent perçues et stigmatisées comme des entraves à ce projet de développement national : les Montagnards étaient considérés comme des destructeurs de forêts, des producteurs de drogue, des éléments potentiellement dangereux car incontrôlables du fait de leur éloignement des axes routiers, et un frein au progrès en raison notamment de leurs pratiques religieuses, jugées archaïques. Les déplacements de population apparurent comme une solution globale pour réorienter les activités de ces populations.

Si l'idée de relocalisation des populations fut formulée précocement, sa mise en œuvre à grande échelle ne commença que dans les années 1990. Chez les Phounoy comme chez d'autres groupes, de fortes pressions furent alors exercées sur les villages les plus éloignés de la route pour que leurs habitants s'installent le long des axes routiers. Entre 1994 et 1996, plusieurs villages phounoy furent relocalisés le long de la route Boun Neua - Phongsaly, tandis que la menace du déplacement plane sur les villages éloignés restants et pèse fortement sur la vie de leurs habitants. L'histoire du village de Xay en est un exemple emblématique.

Les autorités de district firent savoir qu'elles envisageaient de transférer ce village à proximité de la capitale provinciale, dans une zone déjà fortement peuplée, aux terres surexploitées et sans aucune alternative économique. Redoutant le déplacement, les familles les plus riches commencèrent à déménager d'elles-mêmes. Les autorités, cependant, repoussaient toujours l'opération à l'année suivante. Les habitants du village vivaient ainsi dans l'appréhension constante du départ. Ils essayèrent de résister : le toit de la pagode fut rénové, ses murs reblanchis à la chaux. Mais le fait que tous les villages de la zone sauf le leur bénéficiaient des activités d'un projet de développement français installé dans le district (PDDP)<sup>7</sup> conforta les villageois dans l'idée qu'ils étaient abandonnés de tous et que leur village était déjà virtuellement rayé de la carte. Dans le même temps, paradoxe qui leur fut tout à fait insupportable, ils furent fortement « invités » à contribuer à l'aménagement de pistes et à la construction d'un pont sur la rivière voisine, travaux entrepris à l'initiative du PDDP. En 2002, le pont fut inauguré. Les autorités en profitèrent pour effectuer enfin le transfert de ce qu'il restait du village de Xay à proximité du pont (voir Fig. 2).

Le panneau « Village Xay » installé sur le pont, qui indique la participation des villageois à sa construction, prend aujourd'hui des allures de plaque commémorative. Peut-on encore nommer « village » les huit pauvres cahutes qui furent construites sur



Fig. 2 : Un pont qui ne dessert plus que la forêt  
(Photo : V. Bouté, juin 2005)

le nouveau site (parmi ces huit maisons, comptabilisées comme des familles, deux sont habitées par des couples de vieillards, une autre par une femme seule et sa fillette, et une autre par une veuve sans enfant avec elle) ? L'exemple de Xay, loin d'être un cas isolé, illustre la situation de nombreuses localités qui, avec la menace d'un déplacement, finissent par se vider spontanément de la plupart de leurs habitants, jusqu'à disparition complète. Ce sont les familles les plus pauvres ou les plus fragiles socialement qui sont davantage touchées par les déplacements, n'ayant pas la possibilité de les anticiper et de trouver d'alternative.

Dans les années 1990, les villages furent généralement déplacés en bordure de route ou dans des zones de montagne en voie de saturation. Les déplacements vers les plaines de Boun Neua et Boun Taï furent rares. En effet, si ces plaines étaient peu exploitées avant que les autorités ne lancent de vastes mouvements de déplacement de population, l'aménagement de casiers rizicoles y est aujourd'hui devenu impossible par manque de terres irrigables (il n'existe à ce jour aucune installation hydraulique qui permettrait de réaliser des cultures durant la saison sèche). La défriche-brûlis y est en outre interdite, en raison notamment du Plan d'allocation des terres mis en œuvre par le gouvernement depuis 1999, qui fixe les limites du finage villageois et empêche l'exploitation de nouvelles terres prises sur la forêt. Les autorités ont récemment tenté de trouver des alternatives à la riziculture : des villageois phounoy et aussi akha ont été déplacés vers les plaines afin de développer de nouvelles cultures potentiellement commercialisables telles que la canne à sucre ou le café. La culture de la canne à sucre, lancée par une entreprise yunnanaise, se révéla peu rentable et

celle du café fut vite abandonnée (les concepteurs du projet, ingénieurs membres d'une ONG australienne, n'avaient pas fait d'étude de marché : on se rendit compte un peu tard qu'aucun acheteur ne se présenterait jamais dans cette région particulièrement enclavée). Dans d'autres cas, si quelques villageois se déplacent spontanément vers les plaines d'autres provinces, c'est qu'ils ont la promesse des autorités qu'ils y trouveront des terres irrigables. Mais leurs attentes sont souvent déçues. En 1991, 40 familles, dont une vingtaine étaient phounoy, s'installèrent près du chef-lieu du district de Namsê, sur la route de Luang Namtha, avec l'espoir d'acquérir des rizières. Les terres se révélèrent cependant impropres à l'irrigation et les familles n'eurent d'autre alternative que de reprendre l'essartage dans leur nouvel espace d'habitation, dans des conditions en fait plus difficiles que sur leur ancien site<sup>8</sup>.

Pourtant, même si les déplacements se révèlent désastreux et les conditions de vie aussi difficiles, voire plus, sur le lieu d'installation, les migrants reviennent rarement à leur ancienne localité. D'une part, les autorités veillent soigneusement à empêcher toute velléité de retour vers les sommets ou les villages éloignés. Lorsque, cinq ans après leur installation en plaine, quelques familles de Sen Inn retournèrent (de nuit) dans leur ancien village, les autorités vinrent aussitôt s'adresser aux autres villageois, afin de les décourager de repartir. Mais surtout, le retour se révèle difficile pour des villageois appauvris par le déplacement (achat ou construction d'une nouvelle maison, absence du bétail qu'on n'a pu emmener avec soi), et qui craignent de perdre la face en revenant dans leur ancien village, aussi pauvres, sinon plus, qu'auparavant, stigmatisés par leur échec. Le prestige social et les représentations liées à l'installation en milieu rural de plaine ou en milieu urbain sont ainsi des facteurs qui rendent le retour difficile pour les migrants.

Ce deuxième grand mouvement migratoire met en jeu une relation foncièrement différente entre groupes minoritaires et État. L'attitude de l'État vis-à-vis des Phounoy traduit le nouveau type de rapport du pouvoir aux minorités : ces dernières ne sont plus les fers de lance de la construction d'une société nouvelle, mais des Montagnards gênants, entravant le progrès national. Après leur promotion des années 1960 au rang des riziculteurs, la migration des années 1990, induite par l'État, renvoie finalement les Phounoy à une image douloureuse d'eux-mêmes, celle d'une population arriérée faisant obstacle au développement. Autrement dit, si les Phounoy, de par leur position particulière d'alliés traditionnels du pouvoir, furent les premiers touchés par les politiques migratoires des années 1960, ce sont aussi les plus déçus par celles menées ces quinze dernières années<sup>9</sup>. « Autrefois, nous avions des chefs puissants, mais aujourd'hui, être chef, c'est juste pour les Lao Loum<sup>10</sup> » ; « Avant la vie était dure pour les paysans ; le Parti a dit que cela changerait, mais c'est exactement comme avant » ; « Tout le pays se développe, sauf nos villages » ; « Personne ne se préoccupe de notre situation » ; « On nous a dit de faire des sacrifices pour le développement ; on s'est sacrifiés, mais on n'a rien eu du tout en échange ».

## FORÊT, FEMMES, FAMILLES LOINTAINES : LES RAISONS DU DÉPART

Depuis 2000, la politique des autorités du district de Phongsaly en matière de migration a encore changé, sous l'influence notamment du projet français, le PDDP. Les



familles sont fortement incitées à ne plus partir et à développer l'élevage, ainsi que la culture de la cardamome. Afin de contrôler les déplacements, les personnes désirant partir doivent au préalable déposer une demande d'autorisation aux bureaux du district, qui ne leur sera accordée que sous conditions : elles doivent prouver qu'elles ont acheté une rizière leur procurant de quoi vivre ailleurs, ou être âgées et seules et partir rejoindre des parents. Cette mesure, mettant fin à dix années de déplacements, aurait pu combler les villageois ; elle les mécontente au contraire largement car, à présent, il n'est pas ou peu de familles qui ne souhaitent quitter leur village. Nombreuses sont celles qui désirent rejoindre des parents, non plus dans les villages phounoy des plaines de Boun Neua et Boun Taï, où il n'est plus possible d'aménager des rizières, mais en ville, dans les chefs-lieux de province comme Phongsaly ou Oudomxay, ou dans les zones rurales des provinces voisines de Oudomxay, Namtha et Bokeo, dans des villages pluriethniques, souvent situés en bord de route.

Les précédents déplacements ont considérablement redessiné la physionomie du district où vivent les Phounoy : plus d'une dizaine de villages sur une soixantaine ont disparu et les villages les plus éloignés des axes routiers continuent à se dépeupler (depuis une dizaine d'années, six villages ont perdu entre un tiers et la moitié de leur population et dix autres ont connu des départs nombreux). Les mesures de redécoupage administratif ont contribué à accentuer cette tendance. Depuis 1993, avec la disparition du découpage en cantons (*tasseng*), toutes les structures de l'administration sont recentrées autour des chefs-lieux de districts. Les anciens collèges installés dans des zones éloignées sont fermés, les enseignants mutés, et les élèves doivent donc se rendre dans les centres urbains. Les villages éloignés de ces centres se trouvent, dans ce contexte, de plus en plus marginalisés. Ces départs et le vide qui s'est installé dans les zones les plus reculées ont modifié la vie des essarteurs, les incitant, à leur tour, au départ. Les autorités voient ainsi paradoxalement leur ancienne aspiration se réaliser inéluctablement au moment même où elles entreprennent de mettre en œuvre une politique inverse.

### **Le vieillissement de la population et la difficulté de cultiver les essarts**

Entre 2000 et 2002, cinq familles quittèrent le village de Thongpi où je résidais régulièrement, à sept heures de marche de la ville. Mais d'autres étaient parties avant elles et d'autres préparaient leur départ : dans un an, deux ans, cinq ans..., après la récolte, ou lorsque les villageois seraient trop vieux pour abattre les arbres, ou l'année prochaine, lorsque le budget familial, grevé par les frais liés au décès récent du père, serait renfloué. On ne parlait que de cela : untel allait partir, untel venait de partir. Le nombre de maisons diminuait et les paysans resserraient les rangs<sup>11</sup>. « La vie est trop dure ici », lâchaient ceux qui partaient. « La vie est trop dure ici », répétaient, amers, ceux qui restaient.

La plupart des jeunes gens s'établissant dans leur village le font maintenant à contrecœur ; il leur faut « nourrir » leurs vieux parents et devenir paysans si aucune alternative ne s'offre à eux. Cette situation, vécue comme un véritable sacrifice, crée souvent des ressentiments chez le fils à qui revient le rôle de s'occuper de ses parents (ceux-ci demeurent chez un fils, de préférence l'aîné, et non chez une fille). En

témoigne l'histoire de Khamphan. Il a quitté son village à l'âge de 19 ans pour rejoindre l'une de ses sœurs, établie en plaine dans le chef-lieu du district de Boun Taï. Il y trouva un emploi dans le département de la Culture du district et y resta cinq ans, au bout desquels son père le fit rappeler dans le village. Khamphan est le plus jeune d'une nombreuse fratrie, mais son frère aîné, auquel aurait dû incomber l'assistance aux parents, résidait dans une autre province, où il a déjà fondé une famille. Khamphan rentra donc au village, s'y maria et cultiva les champs de son père. Au bout de quatre ans, son frère aîné estima qu'il pouvait faire venir le père auprès de lui. Celui-ci quitta le village, mais Khamphan n'avait plus ce choix. Il avait désormais deux jeunes enfants et sa sœur ne pouvait accueillir chez elle une famille entière. Khamphan regrette souvent que son frère aîné n'ait pas pris sa décision plus tôt, le père aurait pu rester quelques années seul au village, et lui, Khamphan, serait resté à Boun Taï et aurait épousé une fille de là-bas, fonctionnaire ou commerçante. Le retour au village est ainsi vécu comme un échec par la plupart des jeunes, qui se retrouvent isolés dans des villages vieillissants.

Les candidats au départ, en effet, sont souvent les villageois les plus jeunes. La composition actuelle des villages montre un très fort vieillissement de la population et, consécutivement, une baisse importante de la natalité. Dans le village de Thongpi, un quart des habitants a plus de 50 ans (contre 8% des habitants des villages des plaines) et, pour la moitié d'entre eux, ils vivent seuls, sans leurs enfants. Un autre quart des maisonnées est composé de célibataires, de veufs, de femmes âgées, ou de femmes seules avec leurs enfants. Enfin, 10% des maisonnées sont composés de personnes n'ayant plus aucun ascendant, descendant, ou collatéral dans le village et 5% ont pour chef un orphelin. L'exemple de Thongpi, loin d'être un cas isolé, est en fait révélateur de la situation des villages les plus éloignés de la route, les plus touchés par la migration, et où ne vivent plus que les familles les plus pauvres ou les plus marginalisées.

Ce vieillissement de la population a des implications sur la culture des essarts. Dans les villages les plus éloignés des routes, la pression foncière diminue en raison du dépeuplement progressif de la zone. Mais paradoxalement, le nombre de parcelles cultivées par les villageois est de plus en plus restreint, de même que la durée de rotation. La majeure partie de la population de ces villages, trop âgée ou ne disposant pas de la main-d'œuvre suffisante, refuse de se rendre loin du village : en plus d'un temps de marche important, cela implique notamment de dormir dans des abris semi-permanents dont la construction nécessite un travail physique pénible, normalement confié aux hommes jeunes. Aussi les villageois sont-ils contraints de cultiver les espaces les plus proches du village, qui sont les moins fertiles car les buffles y paissent, ralentissant la pousse des arbres. La diminution de la pression foncière ne se traduit donc pas par un accroissement des ressources vivrières et la diminution de la main-d'œuvre jeune rend encore plus pénible la culture des essarts.

### **La difficulté de trouver un conjoint**

Dans ces villages vieillissants, les rares jeunes gens sont réduits à quitter la communauté s'ils veulent pouvoir trouver un conjoint. Nangvan et Singvan étaient les deux seules jeunes filles célibataires du village de Poussoum, où il ne se trouvait aucun garçon non marié, non plus que dans les villages voisins. Singvan put se faire embaucher

dans l'armée, en ville ; elle se maria quatre mois après son départ et quitta son emploi. Quant à Nangvan, qui a sa vieille mère à charge, elle n'a pu quitter le village ; les années passent et elle se résigne tristement à rester vieille fille. Passé l'âge de 25 ans, une fille est considérée comme trop âgée et trouve difficilement à se marier. Certaines jeunes filles quittent donc leur village pour s'engager comme fonctionnaires<sup>12</sup>, avec la raison avouée de trouver un mari. Par leur départ en ville ou leur mutation dans les districts des plaines, nombre d'entre elles espèrent trouver non seulement un époux, mais un époux qui ne soit pas essarteur, et mener ainsi une vie moins pénible que celle de leurs parents. Pour les garçons, trouver une épouse est également difficile car les conjoints potentiels sont encore plus rares que pour les filles, notamment en raison du mode de résidence patrilocale, qui implique que leur future épouse accepte de vivre dans leur village.

D'où ce constat des villageois de Boun Neua : « Quand un garçon des plaines va dans les villages de montagne, il a un succès fou : toutes les filles sont après lui pour se marier. Elles veulent toutes venir habiter ici, car le gouvernement nous aide, il y a des projets, la technologie... ». À l'inverse, selon leurs dires, aucune jeune fille des plaines n'accepterait pour époux un garçon des villages du district de Phongsaly, tant la vie d'essarteur leur semble rebutante.

## **L'ÉCLATEMENT DE LA FAMILLE ÉLARGIE ET LA DÉSAGRÉGATION DES RÉSEAUX LOCAUX**

Avec le départ de nombreuses familles ou de villages entiers, la migration implique la dispersion des membres du lignage, voire de la lignée. Les personnes les plus âgées ne désirent pas forcément rejoindre leurs enfants installés en plaine (elles disent ne pas pouvoir s'habituer au changement de vie et de climat) ; elles préfèrent, lorsqu'elles ont encore un enfant au village, rester auprès de ce dernier<sup>13</sup>. Certains couples peuvent s'opposer dans leur choix : la mère préférera rejoindre l'un de ses enfants installé dans une autre province, tandis que le père demeurera chez son fils au village. Dans ce cas, le père perdra son statut d'ancien et de membre du conseil villageois, car ce statut est octroyé en fonction de l'âge d'un individu, certes, mais aussi en fonction de la cohésion des membres de sa maisonnée<sup>14</sup>. La séparation entre les conjoints est considérée comme un élément de désordre susceptible de perturber la communauté villageoise. La perte du statut d'ancien commence à toucher un nombre de plus en plus important d'individus. À Thongpi, les réunions du conseil villageois sont toujours empreintes de tensions ou de conflits ouverts opposant ceux qui sont favorables à la conservation des règles anciennes de sélection et ceux qui sont partisans de leur assouplissement.

La dispersion des membres du lignage entraîne des difficultés quotidiennes pour ceux qui demeurent au village et dont le réseau d'entraide se dissout. De nombreux hommes choisissent de quitter le village où ils résident plutôt que de demeurer dans un lieu où ils ont peu ou pas de parents, et ce, malgré l'importance numérique de leurs alliés. Tjeng ne voulait pas quitter son village, où se trouvaient ses parents, deux de ses frères et de nombreux cousins. Mais son mari, Bountjan, objectait qu'il ne vou-

ne peut pas rester dans un village où il n'avait aucun parent, les nombreux cousins de sa femme n'étant pas considérés par lui comme tels. Il préférerait rejoindre ses frères vivant dans la province de Namtha. Tjeng, elle, arguait qu'ils n'auraient là-bas ni terres ni commerce pour subvenir à leurs besoins.

L'absence de membres de leur groupe lignager isole en fait les individus de la communauté villageoise. C'est théoriquement grâce à son propre réseau de consanguins (et non d'affins) qu'un homme peut participer aux chasses collectives, donner son avis lors des réunions familiales, être invité à différentes cérémonies (mariages, funérailles, cérémonies religieuses), moments divers par lesquels se réaffirme son appartenance à la communauté villageoise. La déliquescence des réseaux de parenté conduit ainsi certains individus à partir pour retrouver ailleurs, auprès de leurs agnats, l'intégration sociale qu'ils ont perdue dans leur village d'origine.

Il y a une trentaine d'années, la société villageoise phounoy était organisée en lignages patrilinéaires (*ayapong*) et les travaux agricoles étaient effectués collectivement par l'ensemble des membres de chaque lignage<sup>15</sup>. Aujourd'hui, le patrilignage se réduit parfois à un segment du lignage, voire à une famille nucléaire ; conséquemment, la lignée devient la principale unité de parenté, d'activité économique et d'entraide. Le vocabulaire phounoy porte d'ailleurs la trace de ce changement car on voit apparaître et se généraliser l'utilisation du terme lao *kobkhousa* (famille nucléaire), dont aucun équivalent n'existe en phounoy. Avec la réduction des unités de parenté, de nombreuses familles, notamment pour faire face au besoin de main-d'œuvre pour les travaux, intègrent les membres du lignage maternel (la lignée de la mère du chef de maison), ce qui était absolument impensable il y a seulement une trentaine d'années. Malgré ces arrangements, il reste de nombreuses familles qui comptent encore un trop petit nombre de parents – que ce soit en ligne paternelle ou maternelle – auxquels ils peuvent faire appel pour les travaux des champs, acheter des animaux à un prix avantageux, ou emprunter de l'argent. Et surtout, dans cette zone où les récoltes sont souvent mauvaises, à qui emprunter du riz lorsque la famille vient à en manquer ? En période de soudure, les prêts de riz entre les membres d'un patrilignage étaient autrefois fréquents : le riz emprunté était remboursé l'année d'après, sans intérêts. Avec la disparition de certains villages, ce système d'aide s'épuise. On peut se rendre en ville pour acheter le riz, mais cette solution reste quasiment impraticable pour ceux, nombreux, dont les produits sont presque entièrement destinés à l'auto-consommation et qui dégagent des revenus monétaires peu importants. La dispersion des membres des patrilignages a donc pour effet de transformer les systèmes de parenté phounoy : les unités d'entraide et d'insertion sociale basées sur les patrilignages ne s'actualisant plus, les unités maximales de parenté deviennent des lignées, à tendance indifférenciée.

## Représentations et migration

En somme, la migration provoque, dans les villages de départ, la disparition des anciens réseaux sociaux. Avec la difficulté de trouver un conjoint, de pratiquer des échanges de biens ou de services, la vie des paysans devient plus difficile ; dans ces villages, les plus éloignés de la ville de Phongsaly, ils ont de plus en plus le sentiment d'être socia-

lement isolés. Les stratégies des villageois face au vide social et à l'atomisation des réseaux de parenté sont multiples. Certains partent seuls en ville dans l'espoir de fonder une famille. D'autres reconstituent ces réseaux en rejoignant leur famille dans d'autres districts ou provinces. D'autres, enfin, recréent des réseaux dans leur village et l'on assiste alors à l'émergence d'innovations telle que le passage d'une filiation unilinéaire à une filiation indifférenciée. Nous reviendrons sur ces différentes stratégies, en montrant que la plupart d'entre elles, orientées vers la reconstitution de réseaux avec les membres de la parentèle (soit les affins et les consanguins d'Ego) éparpillés dans d'autres lieux, conduisent à l'élargissement de l'espace social phounoy.

En dehors des ces éléments, les images de la ville, des Montagnards et de la « modernité » motivent également, fût-ce indirectement, le départ des habitants des villages de montagne. Ces représentations doivent beaucoup à la vision des Montagnards promue par l'État, celle de destructeurs de l'environnement qui vivent en marge du monde moderne. Les projets de développement ont également une influence, elle aussi indirecte, sur les décisions migratoires et sur la vision dévalorisée qu'ont les Montagnards d'eux-mêmes. Qu'il s'agisse de plantations de café ou d'infrastructures (comme le pont), les activités proposées par les projets du développement sont, à tort ou à raison, considérées par les autorités administratives comme des voies vers le progrès. Les villageois, aux pratiques considérées comme archaïques, sont déplacés vers les lieux où sont implantées ces nouvelles activités. Mais généralement, le développement impulsé par les ONG privilégie les habitants des plaines, en raison de la difficulté d'accès aux villages de montagne. Le contraste entre le développement des villages de plaine et celui de leurs propres villages ne manque pas d'être amèrement relevé par les essarteurs et renforce leur sentiment d'être socialement isolés. Ces contraintes matérielles et idéologiques peuvent être également vécues par d'autres populations montagnardes. Toutefois, les images négatives attachées aux essarteurs sont d'autant plus douloureuses pour les Phounoy qu'ils possédaient autrefois un système politique et territorial proche de celui des Lao, qu'ils sont bouddhistes et qu'ils se considèrent de ce fait « tout comme des Lao ou des Taï ».

Enfin, si les populations lao ont toujours eu cette perception dévalorisante des essarteurs, ce qui est en revanche nouveau est que ces représentations sont à présent adoptées par les Phounoy installés en plaine. Tant qu'ils sont essarteurs, les relations des Phounoy aux autres Montagnards sont des relations d'échanges économiques et rituels, souvent consolidées par des relations de compérage. Les Phounoy se reconnaissent par ailleurs certains traits communs avec les Akha : « Nous parlons la même langue » ; « Autrefois, nos femmes avaient des costumes semblables à ceux des femmes akha ». Mais dès qu'ils s'installent en plaine comme riziculteurs ou commerçants, ils commencent à partager les préjugés couramment répandus chez les populations lao ou taï à l'encontre des Lao Soung, les habitants des sommets. Si les échanges économiques persistent, il n'y a plus guère d'échanges rituels, ni de relations de compérage : « Les Akha sont des voleurs », « Les Akha ont des croyances stupides ». Quant à ceux installés dans des zones peuplées majoritairement par des Lao, ils prennent grand soin de dissimuler leur origine ethnique et se désignent eux-mêmes, non comme Phounoy, mais comme « gens de Phongsaly ». « Nous ne voulons pas être considérés comme des

Lao Soung », disent certains. Il n'en reste pas moins que ces émigrés conservent par ailleurs des relations avec leur parentèle (consanguins bilatéraux et affins d'Ego) demeurée dans les villages de montagne. Leur influence sur les représentations des Montagnards phounoy n'est donc pas négligeable. Les connotations négatives attachées aux Montagnards sont ainsi progressivement adoptées par les Phounoy vivant dans les montagnes et se traduisent par des changements dans les systèmes de représentations, aussi bien que dans les pratiques rituelles ou les techniques (les paysans phounoy se montrent friands de tout élément perçu comme « lao », qu'ils tentent alors d'introduire au sein de la société villageoise). De l'avis des Phounoy interrogés, les Phounoy montagnards et les Phounoy vivant en ville ou en plaine sont différents. On estime que les montagnards sont « moins intelligents », « moins informés » et « mal habillés », parlent « étrangement » et « croient encore aux esprits ». Seuls quelques citadins admettent que la vie est difficile en ville si on n'a pas un salaire suffisant<sup>16</sup>.

La dévalorisation du mode de vie des Montagnards crée le besoin, ou la nécessité, d'un départ pour une vie jugée plus décente. Un paysan justifiait ainsi son départ vers un centre urbain : « Je vais vendre tous mes buffles et m'installer au Kilomètre 11<sup>17</sup> ; là-bas, je cultiverai un peu les champs et ma femme tiendra une épicerie. Au village, c'est tous les jours la même chose ; là-bas, on pourra regarder passer les voitures ». La population des villages déplacés en bord de route a doublé entre 1994 et 1996. Les villages situés à proximité de l'agglomération de Phongsaly connaissent également une légère hausse de leur population. Quant à la ville de Phongsaly, son développement a été spectaculaire : de 1996 à 2000, sa population s'est quasiment multipliée par six. Jadis à peine un gros village, Phongsaly est devenue une ville, vers laquelle convergent les regards et les attentes des paysans. La présence de projets de développement, occidentaux et chinois, a permis à de nouveaux commerces de voir le jour, et la création d'infrastructures (routes, aéroport) modifie considérablement sa physionomie. Tout ce monde nouveau ne manque pas de faire contraste avec la pauvreté de la vie des paysans installés à proximité du centre ou de passage en ville (voir Fig. 3).

## LA MIGRATION, SEULE CLÉ DE L'INTÉGRATION

La migration des Phounoy les conduit à constituer de nouveaux réseaux, dont le caractère dynamique est particulièrement perceptible en plaine. En déployant des liens originaux en dehors de leur espace traditionnel, tout se passe comme si les Phounoy choisissaient de jouer la carte de l'intégration et de maîtriser eux-mêmes leur migration. La scolarisation et l'intégration à la fonction publique, qui prennent chez cette population une ampleur sans commune mesure avec ce qui est observable chez les autres groupes de la province, sont les principaux éléments de ce phénomène de réorganisation phounoy. Cette réorganisation implique également l'élaboration d'une vision plus positive d'eux-mêmes et le retour à ce qui est perçu comme une situation privilégiée dans la relation à l'État.



Fig. 3 : La ville de Phongsaly. (Photo : V. Bouté, juin 2005).

### Partir pour apprendre et apprendre pour partir

L'intégration des Phounoy au système éducatif national (voir Fig. 4) est un phénomène ancien et remarquable pour une population montagnarde. Bernard Gay, notant que le système éducatif mis en place à l'époque du Protectorat français avait très peu touché les ethnies minoritaires, relève toutefois qu'en 1935, « les statistiques officielles comptabilisaient 47 élèves proto-indochinois dans le Sud Laos, 34 élèves phou noy et 26 élèves hmong dans le Nord Laos » (1995 : 235). C'est donc une proportion écrasante de Phounoy, quand on sait que ces derniers sont loin d'être le groupe numériquement le plus important du nord Laos ; selon le recensement de 1995, ils constituent 0,8% de la population du Laos alors que les Hmong en représentent 6,9% et les Khmu, qui n'avaient apparemment aucun élève, 11% (National Statistical Centre 1997 : 15). De nos jours, la participation des Phounoy au système éducatif reste plus importante que celle des autres minorités du pays<sup>18</sup>. Tous les enfants phounoy sont maintenant scolarisés et tous se rendent effectivement et régulièrement à l'école, cette intégration étant particulièrement importante chez les Phounoy du district de Phongsaly. Aucun groupe, dans la région, ne semble atteindre semblables résultats : moins de 20% des enfants akha se rendent à l'école de leur village ; dans les villages hmong, les garçons sont tous scolarisés mais les filles n'accèdent pas ou peu à l'enseignement (90% des écoliers de primaire sont des garçons) ; dans les villages tai lü et tai yang, la scolarisation des enfants à l'école primaire est relativement suivie à condition que l'école se trouve au sein du village même (80% des enfants), mais peu d'entre eux sont envoyés ensuite au collège<sup>19</sup>. Comment interpréter cette forte scolarisation des enfants phounoy, sans équivalent chez les autres groupes montagnards, ni même chez les riziculteurs tai de la région de Phongsaly ? Quels en sont les enjeux, en quoi la scolarisation est-elle liée aux stratégies migratoires phounoy et quelles en sont les conséquences pour cette population ?



Fig. 4 : L'importance de l'enseignement. Asi, ancien instituteur de français.  
(Photo : V. Bouté, avril 2001).

Classiquement, l'un des facteurs freinant la scolarisation des enfants est l'éloignement de l'école, qui contraint à trouver un logement sur place pour les enfants. Pour les Phounoy, toutefois, la distance ne semble pas être un obstacle. Au contraire, les stratégies des parents en matière de scolarisation les poussent à envoyer leurs enfants de plus en plus jeunes, de plus en plus loin, car, pour le primaire, en deçà d'un certain nombre d'élèves, le district n'envoie plus d'instituteurs dans les villages et des classes sont fermées (seuls les deux premiers niveaux de primaire sont assurés). Des enfants de moins d'une dizaine d'années ont parfois à marcher quatre heures dans la même journée pour se rendre à l'école et en revenir. Or, avec les nombreux départs de villageois phounoy vers la ville comme fonctionnaires, une famille a souvent au moins l'un de ses membres qui réside en ville. Les parents choisissent alors de placer leurs enfants auprès de parents citadins afin de leur éviter ces longs temps de marche. Mais au-delà, de plus en plus de parents envoient leurs enfants dans des écoles primaires en ville, alors même que des classes existent dans leur village. Leur idée est que l'enseignement y est meilleur et que leur progéniture maîtrisera la langue lao, ce qui permet à nombre d'entre eux de dire : « Nous sommes comme les Lao, puisque nous parlons leur langue parfaitement ».

L'accès à l'enseignement secondaire contribue également à vider les villages de leurs membres les plus jeunes, le phénomène s'étant accentué avec la centralisation des structures éducatives. À partir du collège, les élèves doivent être scolarisés dans la ville de Phongsaly. Le temps de marche est de sept heures pour les villages les plus éloignés de la ville. Aussi les élèves se logent-ils chez des parents ou dans les dortoirs de l'école. Dans ce dernier cas, les élèves apportent de leur village riz et légumes pour



la semaine passée en ville. Cette organisation apparaît souvent comme trop dispendieuse pour les familles qui, n'ayant aucun parent en ville susceptible de nourrir leur progéniture, doivent fournir le riz à un enfant qui ne peut même plus travailler aux champs. Les enfants sont donc envoyés poursuivre leurs études là où des membres de la famille peuvent les prendre en charge ; et ce, de plus en plus, dans d'autres provinces. Migration et éducation s'appellent ainsi l'une l'autre.

Dans la semaine, les villages se trouvent complètement vidés de leur population jeune, c'est-à-dire, des 10-19 ans. Les vendredis après-midi, ce sont de longues colonnes d'élèves qui quittent la ville de Phongsaly pour regagner les villages, également repeuplés durant les vacances scolaires. Mais progressivement, les plus âgés ne reviennent plus pour les week-ends : « Ce n'est pas amusant » ; « On ne peut rien faire, il n'y a pas l'électricité » ; « Il faut aller travailler aux champs, c'est fatigant ». Et finissent par ne plus revenir du tout. Au contraire des villages d'autres minorités, où les parents interrompent souvent la scolarisation de leurs enfants car ils ont besoin de cette main-d'œuvre (Schlemmer 2001 : 80), les parents phounoy préfèrent fréquemment sacrifier leurs activités agricoles et laisser leurs enfants demeurer en ville. Il s'agit d'orienter leurs enfants vers une activité autre qu'agricole. Pour eux, apprendre est le plus sûr moyen d'échapper à la montagne. Sur une soixantaine de familles interrogées, vivant dans des villages ou dans la ville de Phongsaly, toutes souhaitent qu'au moins un de leurs enfants, grâce à l'éducation qu'il avait reçu ou recevrait, puisse étudier dans la capitale, Vientiane, et y trouver un métier. À l'inverse, aucun parent ne souhaitait que son enfant soit agriculteur – essarteur ou riziculteur –, ni qu'il s'établisse dans la province de Phongsaly.

Au travers de la migration de leurs enfants, c'est souvent leur propre départ que les parents envisagent à plus ou moins long terme. La migration des enfants est souvent conçue comme la seule échappatoire possible, essentiellement chez ceux qui, essayant de trouver des moyens de partir, sont néanmoins trop pauvres pour pouvoir y arriver ou trop isolés socialement. Ceux-ci reportent dès lors tous leurs espoirs sur leurs enfants car, disent-ils : « Quand ils seront grands, ils vivront ailleurs et alors, ils me feront venir auprès d'eux ». Dans nombre de villages, vivent ainsi des couples âgés dont les enfants demeurent tous en dehors du village. Trop âgés pour obtenir des récoltes satisfaisantes, ils subsistent en partie grâce à l'argent que leur envoient leurs enfants et attendent patiemment que l'un d'entre eux les fasse venir lorsqu'il en aura la possibilité ou lorsqu'ils seront eux-mêmes trop vieux pour pouvoir encore travailler aux champs. La scolarisation est ainsi le moyen de préparer la migration, celles des enfants d'abord, puis de leurs parents. Par le départ vers d'autres provinces et grâce à la maîtrise de la langue lao, elle est également perçue comme une façon d'accéder au statut enviable et envié de Lao Loum, « Lao des plaines ».

### **Servir l'État – et se servir de son statut de serviteur de l'État**

Si l'école et le départ sont des moyens importants d'intégration, il existe une autre source de migration, relativement ancienne, qui résulte de l'engagement des Phounoy dans les institutions étatiques. Depuis leur nomination comme garde-frontière, être Phounoy, c'est servir l'État et aujourd'hui, servir l'État, c'est être fonctionnaire. Le phé-

nomène s'amplifie cependant en ce sens qu'il touche une frange de plus en plus étendue de la population phounoy. Il s'agit d'examiner ici les modalités de cet engagement et la manière dont les Phounoy voient leur investissement dans la fonction publique comme constitutif de leur identité, une identité nouvelle et valorisée.

Les déplacements masculins temporaires touchent la population phounoy depuis au moins trois générations. Ce mouvement fut initié par l'administration française qui enrôla massivement les Montagnards phounoy dans l'armée. Les membres de la génération actuelle des 45-65 ans, qui partaient alors comme soldats dès l'âge de 15 ans, revenaient ensuite s'établir dans le village, parfois une quinzaine d'années après leur départ. La plupart d'entre eux étaient envoyés dans la province de Phongsaly, souvent dans d'autres districts. D'autres étaient mutés dans les provinces de Sayabuli, Bokeo, Luang Prabang, ou Vientiane. Dans le village de Thongpi, environ 90% des hommes de plus de 50 ans partirent hors de leur district dès l'adolescence et pour plusieurs années.

La tranche d'âge des 20-45 ans, qu'il s'agisse d'hommes ou, fait nouveau, de femmes célibataires, est également largement impliquée dans ce type de migration. Ils partent comme fonctionnaires, soldats, ou policiers. On les trouve dans les services des districts de la province de Phongsaly, ou dans sa capitale même, le plus gros pôle d'attraction en terme d'emplois administratifs. Parfois, ces personnes sont mutées dans des districts plus reculés, difficilement accessibles par la route. Enfin, soldats ou policiers peuvent résider dans les provinces voisines de Oudomxay, Luang Namtha, Bokeo et Sayabuli. Seuls quelques-uns sont mutés à Vientiane. Au total, c'est environ 80% des 25-50 ans des villages du district de Phongsaly qui sont partis occuper temporairement un poste dans l'administration<sup>20</sup>.

La migration induite par l'engagement des plus jeunes dans la fonction publique diffère toutefois de celle qui touchait leurs aînés, car la plupart des migrants ne cherchent plus à revenir. Ceux qui opèrent un retour dans leur village d'origine le font rarement par choix, mais plutôt afin de remplir des obligations familiales, comme l'illustre l'histoire de Khamphan. Certains quittent l'administration lorsqu'ils se marient ; la solde ne suffit pas à faire vivre le ménage, qui rentre s'installer dans le village natal de l'homme. Souvent, les femmes sont institutrices et, après leur mariage, quittent leur poste pour suivre leur mari et s'occuper de leur foyer. Mais dans la majorité des cas, les fonctionnaires trouvent un conjoint là où ils ont été mutés et y demeurent (généralement, le conjoint est phounoy, originaire du même village ou d'un village voisin). Lorsqu'un individu phounoy est muté dans un environnement où la présence phounoy est peu importante (les districts du nord de la province de Phongsaly, Vientiane, ou d'autres lieux), le conjoint est souvent d'une origine ethnique différente, taï ou lao<sup>21</sup>. Outre le prestige – unanimement admis auprès des Phounoy – d'une union avec un(e) habitant(e) des plaines, ces mariages sont un moyen de se « laociser » : les Phounoy, après un tel mariage, tendent à dissimuler leur origine ethnique, à rompre les relations avec leur famille, et leurs enfants ne parlent pas le phounoy<sup>22</sup>. Ils sont aussi l'occasion d'acquérir une rizière, donnée par leurs beaux-parents. Par la suite, de nombreux fonctionnaires abandonnent leur poste pour cultiver la rizière, même si le gouvernement offre quelquefois des terres aux fonctionnaires. De nombreux villages aux alen-

tours de la ville de Oudomxay sont ainsi peuplés par des familles d'anciens soldats.

En raison, notamment, du regroupement familial qui vient grossir le hameau initial, ces villages sont souvent peuplés par des familles de même origine ethnique. C'est le cas du bourg de Phanom Noy, créé en 1956 à quelques kilomètres de la ville de Luang Prabang et peuplé par quelque 120 familles phounoy<sup>23</sup>. D'autres villages, récemment créés, sont plus diversifiés dans leur composition, notamment lorsqu'ils se sont constitués à partir de villages déjà existants. C'est le cas, par exemple, du village de Sangveuïl, à Vientiane – où une moitié du village est d'origine lao et l'autre d'origine phounoy –, et plus généralement de toutes les petites villes qui ont connu un développement important ces dernières années, comme le chef-lieu du district de Boun Taï, composé à l'origine d'un gros village taï lü nommé Boun Taï, puis d'un nouveau village, Pothong, où vivent des familles taï lü, taï dam, phounoy, khmou et akha.

### **L'élargissement de l'espace social phounoy : une stratégie réticulaire**

La scolarisation et l'engagement dans la fonction publique, que favorise une migration contrôlée par les acteurs, ont différents effets. Ils permettent, d'une part, via les regroupements familiaux, de soustraire les familles aux déplacements décidés par l'administration : lorsque les autorités provinciales décident de déplacer un village en bord de route, les familles s'empressent de rejoindre leurs parents, paysans ou fonctionnaires, en plaine ou en ville, avant le déplacement définitif en bord de route. D'autre part, ils permettent de « placer » ses proches, afin de pouvoir partir à son tour plus librement. Acé, un homme âgé résidant dans le village de Thongpi avec sa femme et sa fille (elle-même mère de deux enfants), se trouvait par ailleurs avoir la charge d'une de ses petites-filles dont la mère était décédée. Il envoya tout d'abord l'orpheline chez l'un de ses fils à Vientiane ; puis, la fille aînée de sa fille fut envoyée à Luang Namtha, chez un autre de ses fils, pour suivre les cours au lycée. Enfin, deux ans après, Acé et sa femme quittèrent le village pour demeurer chez l'un de leurs enfants à Boun Taï, laissant leur fille au village avec son plus jeune enfant. Celle-ci ne tarda pas à se remarier. Selon un schéma différent mais aussi fréquent, un fonctionnaire phounoy acquiert une rizière, puis, lorsqu'il peut dégager suffisamment de bénéfices grâce à la vente du riz, se lance dans le commerce, soit par l'acquisition d'une boutique, soit par le transport de marchandises. La rizière est alors concédée à un frère ou une sœur, fonctionnaire dans la région ou resté au village.

Le flot de ceux qui partent rejoindre des membres de leur famille, riziculteurs ou fonctionnaires, permet aux Phounoy de s'installer hors des limites de leur lieu d'habitat traditionnel, le district de Phongsaly, et de créer, par l'ampleur de ce mouvement, un élargissement considérable de leur espace social. Ils sont désormais majoritaires dans la capitale de province, Phongsaly, en tant qu'habitants et fonctionnaires, et on peut désormais qualifier la ville, dont la population est composée à 80% de familles phounoy<sup>24</sup>, de « ville phounoy ». Il s'agit d'ailleurs de la seule capitale de province à être en majorité peuplée par une minorité non-taï. Si les activités les plus lucratives de la ville demeurent aux mains de la minorité hô<sup>25</sup>, quantité d'échoppes situées en ville, de dimensions modestes, sont maintenant la propriété de familles de Phounoy travaillant comme fonctionnaires et qui tentent par ce biais d'accroître leurs revenus.

Quelquefois, les paysans des villages alentour, grâce essentiellement à la vente de buffles ou de l'opium conjuguée à l'aide financière apportée par des parents, ont pu ouvrir des stands de commerce à la périphérie de la ville ou dans des villages situés sur l'axe routier Boun Neua - Phongsaly.

Quatre-vingts pour cent des fonctionnaires des trois districts de Phongsaly, Boun Neua et Boun Taï sont des Phounoy<sup>26</sup>. Le district de Boun Neua, un très ancien *müang* taï lü, est également devenu un « district phounoy », en raison du nombre important de villages phounoy (31, contre 25 villages akha et sept villages taï lü). Le commerce, autrefois accaparé par les Taï Lü, passe progressivement aux mains des Phounoy, qui ouvrent des magasins dans les nouveaux villages composant les agglomérations de Boun Neua et Boun Taï. Ces villages, fondés à proximité des nouveaux bâtiments administratifs, sont habités par les fonctionnaires et leurs familles ; ils sont par conséquent essentiellement phounoy. Les nouveaux échanges économiques ont donc des incidences indirectes sur les flux migratoires et ce, à deux niveaux. D'une part, ils permettent à leurs bénéficiaires (petits marchands, fonctionnaires, paysans commercialisant leurs produits) d'accroître leurs revenus et, par là, d'avoir la possibilité, soit d'envoyer périodiquement de l'argent à leur famille restée au village, soit d'en faire venir des membres en les prenant en charge. D'autre part, ces revenus leur permettent parfois de passer du statut de riziculteur à celui de commerçant et de transmettre la rizière à des proches que l'on fait venir de la montagne.

L'importance des Phounoy dans cette zone ne se mesure pas uniquement par une présence numérique conséquente (les villages akha sont par exemple très nombreux dans le district de Phongsaly et le district de Boun Taï ne compte que 11 villages phounoy sur 57). Leur influence se manifeste également par l'importante diffusion de la langue phounoy, devenue la langue véhiculaire de la région, auprès des autres groupes. L'adoption du phounoy est principalement le fait des Montagnards akha. Ces derniers, via des échanges de produits – ventes de légumes, piments, canards, ou poulets aux fonctionnaires du district –, ainsi que par les rapports qu'ils entretiennent avec le personnel du district (hôpital, recensement, etc., dont les membres parlent phounoy entre eux), maîtrisent généralement mieux le phounoy que le lao et emploient de préférence cette langue. L'usage du phounoy, non seulement par les membres de ce groupe, mais aussi par les autres Montagnards, a conduit les populations taï du district de Boun Taï à recourir à cette langue : les Taï Lü et les Taï Yang, dont l'apprentissage du phounoy est facilité par leur proximité géographique avec les Phounoy, usent ainsi du phounoy lors de leurs échanges avec les Akha. Le monopole qu'ont les Phounoy de la fonction d'instituteur dans les villages akha ou hô joue également un rôle important dans la diffusion de leur langue. Ces instituteurs phounoy, mutés dans les villages akha, doivent enseigner à des enfants qui ne parlent pas lao tandis qu'eux-mêmes ne parlent pas akha : « Les enfants ne comprennent rien quand on parle lao ; par contre, si on parle phounoy, ils comprennent quelques mots ». La proximité entre les deux langues joue peut-être un rôle dans cet usage répandu du phounoy, les Akha expliquant que les langues akha et le phounoy sont juste un peu différentes<sup>27</sup>. Les premiers niveaux d'enseignement dans les villages akha sont donc souvent assurés en phounoy. Enfin, grâce à la détention des principales fonctions administratives dans les

districts, les Phounoy sont en position dominante, car représentants du pouvoir auprès des autres groupes. À ce titre, leur influence est importante et avoir un compère phounoy (*siao* en lao) peut arranger bien des situations. Plusieurs familles des plaines disaient ne pas redouter les enquêtes des autorités du district relatives à la culture de l'opium : « Ce sont des amis, des cousins ».

Présence numérique forte, langue véhiculaire, contrôle des postes clefs de l'administration locale, les Phounoy font en quelque sorte figure de dominants par rapport aux autres groupes ethniques non-taï de la région. Et leur influence sur les populations akha n'est pas sans rappeler le processus de taïsation des groupes ethniques minoritaires – phénomène récurrent dans les régions d'Asie du sud-est péninsulaire. Comme l'indiquait K.G. Izikowitz (1969: 146), « la langue et la religion du groupe dominant se diffusent auprès des populations subordonnées et Leach a bien montré comment les groupes kachin, avec leur diversité de langues, avaient rapidement appris la langue thaï et s'étaient adaptés aux Shan » (ma traduction). Dans le cas de la province de Phongsaly, il serait sans doute trop rapide de conclure à une « phounoysation » en profondeur des différents groupes akha en raison de leur seul usage de la langue phounoy. Il est néanmoins intéressant de relever le renversement de la position qu'occupent les Phounoy selon les contextes : dans le contexte national, ils demeurent considérés comme des « Lao Soung », des Montagnards auxquels nombre d'appréciations dévalorisantes sont accolées ; ils restent considérés comme minorité ethnique (*sonpao*) au sein de la société globale laotienne. En revanche, au sein de la société locale, où ils sont majoritaires, ils sont, de par leur statut de fonctionnaires, les représentants de l'État, ou bien ils détiennent nombre de rizières et de commerces. Dans ce contexte, les Phounoy se trouvent occuper – dans la relation aux autres groupes montagnards – le rôle, si souvent décrit dans la littérature ethnologique, des populations taï. À l'ancienne opposition inscrite dans la littérature entre riziculteurs vivant en plaine et essarteurs montagnards, se substitue, dans cette zone, une relation entre une population de langue tibéto-birmane, ne vivant pas forcément de la riziculture inondée, et les autres groupes montagnards.

## VERS UN RETOUR À UN LIEN PRIVILÉGIÉ AVEC LE POUVOIR

En somme, alliés traditionnels du royaume de Luang Prabang, puis combattants pour le nouveau régime, les Phounoy se trouvent un temps proscrits par l'État qui les condamne, via les déplacements de population, au sort peu enviable des autres Montagnards. Les effets de ces politiques migratoires se révèlent d'abord dommageables pour les habitants des montagnes, tant en raison des conditions de vie nouvelles qui leur sont imposées que des représentations dévalorisantes dont ils font l'objet. Mais ce serait méconnaître le passé des Phounoy en tant qu'ethnie construite à travers la relation entretenue avec le pouvoir central et leur capacité d'adaptation que de les croire abandonnés à leur sort d'exclus. Par leurs propres dynamiques migratoires, les Phounoy en sont venus à coloniser la province de Phongsaly et affirment aujourd'hui une position de dominants parmi les dominés. Ils éclipsent même les anciens maîtres des plaines, les Taï Lü, et s'affirment comme la principale population de riziculteurs de la province. En même temps que leur intégration à la fonction publique leur donne

un moyen de quitter les villages sans y être contraints, elle leur permet d'accéder à une position prestigieuse, à leurs propres yeux et face aux autres groupes, et de retrouver leur ancienne place d'ethnie montagnarde au service du pouvoir.

L'intégration à la fonction publique est jugée par tous comme un phénomène valorisant, marque d'une ascension sociale du groupe. Lors d'une enquête par questionnaire menée auprès de cent personnes<sup>28</sup>, plus de la moitié des personnes interrogées déclarèrent que les Phounoy étaient une population importante au Laos en raison de leur engagement dans l'administration : « On travaille avec le gouvernement car on veut être reconnus, pas comme les Akha » ; « On est professeurs et on peut éduquer les enfants qui, lorsqu'ils seront grands, seront soldats ou policiers » ; « On travaille avec le gouvernement car nous aimons notre pays et l'on participe à son développement, comme les Lao ». Par ailleurs, la plupart des Phounoy perçoivent leur intégration à la fonction publique non comme un pis-aller (ce que pourraient justifier les postes modestes qu'ils occupent – soldats, policiers, infirmiers, instituteurs – et leur faible rémunération), mais au contraire comme un élément constitutif de l'identité du groupe, mettant en valeur ce qui est pensé comme une relation privilégiée à l'État. De ces éléments ressort fréquemment une volonté de se démarquer des autres groupes montagnards et de rappeler une proximité avec les « Lao Loum ».

Paradoxalement, les Phounoy intériorisent la place qu'ils occupent toujours dans la classification officielle. Environ 98% des personnes interrogées estimaient ainsi qu'elles étaient encore des « Lao Soung », même si la moitié d'entre elles étaient des fonctionnaires, des commerçants, ou des riziculteurs en plaine. Toutefois, cette image est contrebalancée par leur volonté d'instaurer une proximité avec les Lao. Cette proximité passe par une distanciation avec les autres Montagnards (surtout les Akha, auxquels ils sont fréquemment assimilés en raison de leur statut de Lao Soung et de la ressemblance des deux langues). Cette distanciation est marquée dans leurs discours concernant l'accès à l'éducation et la mobilité liée au fonctionariat. Un fonctionnaire phounoy du département de la Culture de Phongsaly énonçait sans ambages : « Les Phounoy veulent être soldats, policiers, professeurs. Ils aiment apprendre et partir dans tout le Laos. Leurs parents sont fiers d'eux car ils veulent que leur famille soit renommée. Dans les autres ethnies, les Akha par exemple, les filles ne vont jamais à l'école et les traditions ne changent pas. Les Phounoy changent, car ils vont partout. C'est ça, le progrès et la modernité ». La proximité avec les Lao est, par ailleurs, fréquemment rappelée. Les Phounoy disent ainsi qu'ils parlent la même langue que les Lao, que leur tradition est proche de la leur, que leurs vêtements sont identiques, qu'ils vont à l'école ensemble, habitent tout près (pour les riziculteurs). « Nous faisons tout comme les Lao Loum, donc nous sommes comme eux ».

Être lao loum, soit, mais rester phounoy. Car si, dans les villages de montagnes, les habitants font tout pour adopter les signes extérieurs d'une plus grande laocité, fleurit depuis peu en ville une culture phounoy « retrouvée » : diffusion sur le marché principal de vêtements, sacs et coiffes néo-traditionnels phounoy, création d'une cassette de chants en langue phounoy qui se retrouve dans tous les foyers et toutes les fêtes, redécouverte par les citadins des danses « traditionnelles », etc. Dans le même temps, on s'enorgueillit des fonctionnaires phounoy montés haut en grade, ceux qui, depuis

Vientiane, œuvrent pour redorer le blason de leur groupe<sup>29</sup>. Plus diffus enfin, mais attestant la même volonté de rayonnement, sont les récits et les mythes qui se racontent autour de l'histoire phounoy : invention, parfois, d'une autochtonie et espérance d'une grandeur totalement retrouvée. De nombreux Phounoy racontent ainsi le retour, un jour, de Senpongsimun, un Phounoy doté de pouvoirs fabuleux et pourfendeur, au XIX<sup>e</sup> siècle, des ennemis des Phounoy, au nombre desquels se trouvaient les Lao et les Taï. La venue de ce personnage immortel, absent mais pas disparu, leur permettra de fonder un immense territoire phounoy et d'en être les maîtres. D'alliés à proscrits, puis nouveaux alliés, bientôt, l'État, ce serait eux.

## Notes

- 1 Des Lahu furent ainsi nommés garde-frontière par des Shan en Birmanie (Scott & Hardiman, cités par Formoso 2000 : 211) ; il en fut de même pour les Khwen, groupe de langue austro-asiatique, dans la principauté de Müang Sing (Lefèvre-Pontalis 1898 : 151). Les Plang, autre groupe austro-asiatique, reçurent le titre de « gouverneurs des montagnes » et la charge de faire rentrer l'impôt pour les Taï Lü des Sipsong Panna (Spangemächer 1997 : 125).
- 2 De la même façon, le territoire dont les Khwen avaient la charge dans la principauté de Müang Sing était appelé Müang Phou Kha, « le territoire des personnes serviles » (Lefèvre-Pontalis 1898 : 151).
- 3 Les biographies que j'ai recueillies de ces personnages permettent de mettre au jour certaines caractéristiques communes. Il est ainsi remarquable qu'aucun d'entre eux n'appartenait aux lignages au sein desquels se transmettaient les fonctions politiques et religieuses du Müang Phounoy. Cette mise à l'écart pourrait avoir motivé leur investissement dans un mouvement politique qui s'engageait à balayer ces structures, jugées inégalitaires.
- 4 Jouanneau et Laffort (1998 : 121) notent également que par manque de formation et de temps, les villageois déplacés n'aménagèrent pas de nouvelles rizières, mais pratiquèrent la culture d'abattis-brûlis, au grand désarroi des autorités.
- 5 Deux cents familles phounoy provenant de 18 villages seront déplacées en 1968 (Jouanneau & Laffort 1998 : 121).
- 6 Sept cents familles depuis le début des années 1980 (Ducourtieux, à paraître).
- 7 Il s'agit du Projet de Développement du District de Phongsaly, installé à Phongsaly depuis 1996, et dépendant du Comité de Coopération pour le Laos (CCL). Ce projet, en raison du déplacement annoncé du village, n'avait alors entrepris aucune activité à Xay.
- 8 La pression foncière, importante dans ces localités, limite en effet le nombre de rotations nécessaires à la régénération du couvert forestier, indispensable à la réalisation de bons essarts. Les rendements de riz sont alors assez faibles.
- 9 Yves Goudineau (1997a : 60) fait état de la déconvenue d'une autre population, les Katu, un groupe de langue austro-asiatique du sud Laos. Ces Katu étaient persuadés de pouvoir bénéficier de la nouvelle situation nationale en raison de leur engagement dans les combats de libération, mais ils furent déplacés de force en plaine.
- 10 On répartit couramment les populations du Laos en trois groupes : les Lao Loum (Lao des plaines) sont les populations de langue lao ou taï, riziculteurs en plaine et souvent bouddhistes, populations légèrement majoritaires dans le pays et dont sont issus la plupart des cadres du gouvernement ; Lao Theung (Lao des collines) et Lao Soung (Lao des sommets) sont des termes désignant les populations de langues austro-asiatiques, dans le premier cas, et de langues hmong-yao et tibéto-birmanes, dans le second, des populations de montagnards essarteurs, considérées comme des « animistes ». Ces termes renvoient donc à la fois à un mode de vie qui est fonction de l'étagement écologique, mais aussi à une appartenance ethnique et à une position au sein de la société, les « Lao des plaines » monopolisant l'essentiel des activités économiques et poli-

tiques.

- 11 Si le village comptait 59 familles en 1992, il n'y en avait plus que 35 en 2003. La tendance est identique dans de nombreux autres villages : Samlang (52 familles en 1992, 27 en 2003), Phoussoum (111 en 1992, 52 en 2003), Chapou (42 en 1992, 30 en 2003), Xay (30 en 1992, 8 en 2003), Têtê (33 en 1992, 27 en 2003).
- 12 Un niveau minimum d'éducation est requis pour devenir soldat, policier, ou instituteur (postes vers lesquels la majorité des jeunes Phounoy se dirigent). Un nombre important de jeunes filles rejoignent des entreprises de confection à Vientiane ou trouvent à s'employer dans les hôtels qui fleurissent dans la ville de Oudomxay.
- 13 Dans les cas où les enfants vivent dans un environnement uniquement laophone, la langue joue certainement un rôle important dans le refus de partir de ces personnes âgées qui parlent souvent très peu et très mal le lao.
- 14 Le conseil villageois est une assemblée composée des anciens du village. Il n'inclut pas, le plus souvent, les représentants de l'administration (chef de village, adjoint, etc.), qui sont nommés par les autorités provinciales et dont l'autorité est de peu d'effet sur la vie villageoise.
- 15 L'appartenance à un lignage définissait un ensemble de droits et de devoirs : partage des récoltes, assistance mutuelle lors des travaux effectués dans le village, et accomplissement de rituels communs, notamment un culte à l'ancêtre fondateur du lignage lors de l'ouverture et de la clôture du cycle agricole.
- 16 Cent personnes interrogées, dont 40 vivant dans des villages de montagne, 30 dans la ville de Phongsaly et 30 dans des villages de plaine.
- 17 Il n'est pas rare que les villages récemment installés en bord de route soient tout simplement baptisés « Kilomètre X », selon une distance qui est calculée à partir d'un point zéro dans le centre de la ville proche.
- 18 Selon le recensement de 1995, 46% des Phounoy n'ont jamais été scolarisés contre 56% de Khmu, 67% de Hmong et 94% de Akha (National Statistical Centre 1997 : 34).
- 19 D'après une enquête menée dans les trois districts de Phongsaly, Boun Neua et Boun Taï (Bouté 2001).
- 20 Enquêtes menées par l'auteur entre 1999 et 2002 dans une quarantaine de villages (sur la cinquantaine de villages phounoy du district de Phongsaly).
- 21 Je n'ai jamais entendu parler de mariage entre Phounoy et Khmu, Hô, ou Akha, nombreux pourtant dans le district de Boun Taï et dans les provinces de Oudomxay et de Namtha. Il semblerait que le statut de Montagnards de ces groupes rende peu attractive une union avec leurs membres.
- 22 Enquêtes menées par l'auteur auprès d'une cinquantaine de familles dont l'un des conjoints « était » phounoy dans les villes de Vientiane (quartier-village de Ban Sangveuil), Luang Prabang (quartier-village de Ban Phanom Noy) et Oudomxay (quartier du marché). Environ 90% des parents affirmaient ainsi ne pas apprendre le phounoy à leurs enfants.
- 23 Ce village et celui de Sangveuil (Kilomètre 6, Vientiane) furent les deux premiers villages phounoy créés en dehors de la province et même du district de Phongsaly. La province de Phongsaly étant passée, en 1954, sous contrôle communiste, les soldats phounoy enrôlés dans l'armée du gouvernement royal ne purent regagner leur foyer et le gouvernement leur fit don de rizières qu'ils aménagèrent.
- 24 Selon les statistiques fournies par le département des Statistiques et du recensement de la province de Phongsaly pour l'année 2000.
- 25 Les Hô sont les descendants des nombreux migrants han du Yunnan qui s'installèrent dans le nord du Laos à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.
- 26 Chiffres communiqués par le département provincial des Statistiques.
- 27 Au sein des groupes tibéto-birmans, les langues akha et phounoy appartiendraient à la branche Sud Lolo, sous-division de la branche Loloish (Matisoff 1983). De fait, de nombreuses similitudes existent entre les deux langues. Quoique très imparfaite, ma connaissance de la langue phounoy m'a cependant de nombreuses fois aidée lors d'entretiens menés dans les villages akha des districts de Boun Taï et Boun Neua.
- 28 Cf. note 18.
- 29 Un haut fonctionnaire, directeur du Front d'Édification Nationale, parvint, dans le recensement de l'année



2000, à substituer au nom « Phounoy », jugé péjoratif (« Phounoy » signifie en lao « petits hommes »), un « endonyme » créé par lui : « Singsili » (nom phounoy de la ville de Phongsaly). Ce même personnage travaille depuis quelques années à la rédaction d'un livre sur les Phounoy, ouvrage très attendu par les habitants de Phongsaly.

## Références

- BOUTÉ, Vanina, 2001, *Socio-Economic Survey on the Subject of some Socio-Economic Data and a Picking up of Images of the Project Activities by the Actors of Development*, document inédit, Phongsaly, Lao PDR-European Co-operation.
- DUCOURTIEUX, Olivier, à paraître, « Is the Diversity of Shifting Cultivation Held in High Enough Esteem? », *Moussons*, 9.
- FORMOSO, Bernard, 2000, « Le bouddhisme en trompe-l'œil des Lahu Shi du Yunnan », *Journal Asiatique*, 288 (1) : 205-238.
- GAY, Bernard, 1995, « Notes sur le Laos sous le Protectorat français (de 1883 à 1940) », in *Notes sur la culture et la religion en Péninsule indochinoise*, Nguyễn Thê Anh & Alain Forest (éds.), Paris : L'Harmattan, pp. 227-241.
- GOUDINEAU, Yves, 1997a, « Des survivants aux survivances. Quelle ethnographie en zone démilitarisée ? », in *Anthropologues en dangers*, M. Agier (éd.), Paris : J.-M. Place, pp. 51-62.
- GOUDINEAU, Yves, (éd.), 1997b, *Resettlement and Characteristics of New Villages in the Lao PDR*, Vientiane : UNESCO-PNUD-ORSTOM, 2 vol.
- IZIKOWITZ, Karl Gustav, 1969, « Neighbours in Laos », in *Ethnic groups and Boundaries*, F. Barth (éd.), Oslo : Universitetsforlaget, pp. 135-149.
- JOUANNEAU, Roselyne, & Jean-Richard LAFFORT, 1998, *Deux systèmes agraires de la province de Phongsaly*, Vientiane : Comité de Coopération avec le Laos.
- LEFÈVRE-PONTALIS, Pierre, 1898, *Voyages dans le Haut-Laos et sur les frontières de la Chine et de Birmanie (Mission Pavie - Géographie et voyages, tome V)*, Paris : Ernest Leroux.
- MATISOFF, James, 1983, « Linguistic Diversity and Language Contact », in *Highlanders of Thailand*, J. McKinnon & Wanat Bhruksasri (éds.), Singapour : Oxford University Press, pp. 56-86.
- NATIONAL STATISTICAL CENTRE, 1997, *Results from the Population Census, 1995*, Vientiane : State Planning Committee.
- SCHLEMMER, Grégoire, 2001, *Integrated Biodiversity Conservation and Community Development in Nam Et - Phou Loei NBCAs, Lao PDR*, Vientiane : IUCN.
- SCOTT, James, & J.C. HARDIMAN, 1900, *The Upper Burma Gazetteer and the Shan States*, part I, vol. I, Rangoon : Superintendent of Government Printing and Stationery.
- SPANGEMÄCHER, Anne, 1997, « Les systèmes politiques des Plang dans le contexte de la société féodale taï aux SipSong Panna (Chine du Sud-Ouest) », *Péninsule*, 35 (2) : 117-130.

**Résumé :** Les déplacements de population, lorsqu'ils sont impulsés par les autorités politiques, ont souvent des effets négatifs sur les groupes concernés. Pourtant, c'est en partie grâce à de tels déplacements, forcés, puis volontaires, qu'un peuple d'essarteurs montagnards de langue tibéto-birmane de 35 000 personnes, les Phounoy, peut aujourd'hui asseoir sa position de dominance dans la province de Phongsaly, au nord du Laos. Les mouvements migratoires forcés, débutant dans les années 1960, eurent d'abord des conséquences désastreuses, tant pour ceux qui partirent que pour ceux qui demeurèrent sur place, et affectèrent la répartition démo-

graphique (montagnes désertifiées, plaines saturées, explosion des centres urbains). Leurs effets sont encore importants dans les villages de montagne, poussant les derniers résidents à partir à leur tour. Par l'étude des phénomènes migratoires, mettant au jour les contraintes pratiques et idéologiques qui se sont imposées aux Phounoy, l'article montre comment ce peuple a toutefois pu maîtriser sa migration et la transformer en élément positif. Il a ainsi retrouvé une situation privilégiée parmi les autres peuples montagnards de la région et une condition à la mesure de son désir d'intégration.

***From Mountain Border Watchdogs to Plains Wet-rice Cultivators:  
The Long Route of a Tibeto-Birman People of Northern Laos***

***Abstract:*** Population displacement, when induced by political authority, often bears negatively on the people concerned. Thanks in part to such forced, and later spontaneous, displacements, however, the Phounoy, a 35,000-strong mountain minority of swiddeners speaking a Tibeto-Burman tongue, are now able to secure their dominant standing in Phongsaly province, northern Laos. Forced migrations, starting in the 1960s, at first brought about disastrous effects for those who left as well as for those who stayed put, and altered the extant demographic situation (deserted mountainous areas, saturated plains areas, booming urban centers). Sequels are still strongly felt in mountain villages, leading the remaining residents to leave, too. This article, by examining migratory phenomena, exposes the practical and ideological constraints to which the Phounoy were submitted, and shows how this people was able, nevertheless, to control its migration and turn it into a positive factor. The Phounoy could then restore their privileged situation amongst their region's other mountain peoples, as well as a status commensurate to their desire for integration.

**Mots-clés :** migration, déplacements, Nord Laos, Phounoy, ethnicité, changement social.

**Key-words:** migration, displacement, Northern Laos, Phounoy, ethnicity, social change.